

Passion Fish

Maurice Elia

Number 164, May 1993

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/59535ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Elia, M. (1993). Review of [*Passion Fish*]. *Séquences*, (164), 54–55.

peu de mon interprétation personnelle, tout en tenant compte de l'univers de notre réalisatrice. Elle semble aimer les âmes en proie au vertige. Son **Noir et blanc** logeait à l'enseigne d'une douleur exquise couvant un œuf de vipère masochiste. Ici, Devers nous offre une version grand public de son **Noir et blanc** avec couleurs et vedettes. Et son polar se targue d'amitié.

En bon petit voyou, Jérémie mène une vie terne entre télé et TGV imaginaire. Fauché comme les blés, ses explosions d'automobiles n'arrivent même plus à payer son minable loyer. Il est aussi naïf qu'imprudent et il souffre d'une logorrhée agaçante. Sans oublier le fait qu'il n'a jamais su déguster un bon cognac. Il l'ingurgite au lieu de le humer. Malgré tout cela, il rêve de devenir un Crésus comme dans les feuilletons télévisés. Pour ce faire, il est prêt à tout. Jusqu'à faire clamser à droite, à gauche et dans le milieu. Tuer un vieux parrain de la mafia, ça rapporte gros et ça vous fait devenir important. Dans le milieu concerné, la chose semble urger. D'autant plus qu'un peu de sang jeune à la tête des mafieux paraît être plus que souhaitable. Et voilà qu'un hasard plus ou moins organisé met Jérémie en contact avec Max. Ils sont très différents, mais ils ont en commun un goût certain pour la marginalité.

Commence alors un jeu d'apprivoisement entre notre colibri et le sédentaire crocodile. Un colibri qui devient un olibrius à force de s'imposer à la manière d'un importun. D'une part, le trouble s'installera à demeure quand on comprendra que Jérémie a pour mission d'effacer Max en pleine jouissance de sa plantureuse retraite. D'autre part, Max, emmuré dans une solitude aussi complaisante qu'ennuyeuse, peut se payer le luxe d'un suicide par Jérémie interposé. On voit d'ici le jeu cruel des épées qui se croisent tout en invoquant une virile tendresse entre marginaux apprivoisés. Au royaume des grandes amitiés, ce genre de relation risque des ratés. Et le

suspense peut saliver avec des gueules ensanglantées.

La première partie est menée montage battant avec une énergie aussi visuelle que sonore. On se demande où la caméra prend le temps de respirer entre deux séquences d'apprivoisement face au vieux pro à la retraite dorée sur tranche d'argent et au novice ringard en mal d'avancement. La deuxième partie s'étire au soleil du Midi et des longueurs. La caméra semble tourner en rond. Claire Devers qui se montre très à l'aise dans un univers masculin semble avoir raté quelques occasions de nous laisser sur une fin ouverte. Une fin ouverte, ce n'est pas une fin qu'on regarde la bouche ouverte. C'est une fin qui laisse au spectateur le loisir d'imaginer des avenues suggérées par un film. Ici, il y en avait plusieurs.

Dans ce polar de facture inégale, ce sont les acteurs qui m'ont le plus fasciné. Jean-Pierre Marielle en flic qui n'a pas encore réussi à coincer Max fait merveille. Almeida n'a pas l'humanité en odeur de philanthropie. C'est lui qui nous assène les répliques les plus tordantes. Dire que Philippe Noiret joue bien, c'est devenu avec les années une sorte de pléonasme. La richesse de son timbre qui affectionne le ton d'une psalmodie est irremplaçable. Il a une façon de jouer avec des bémols et des dièses qui n'appartient qu'à lui. On pourrait même le surprendre en train d'interrompre une période lyrique sur un bécarré. Noiret doublé par un autre que lui dans une langue étrangère, c'est plus qu'une trahison, c'est une contre-performance. Dans **Max et Jérémie**, il ne joue pas à être Max. Il est Max. C'est à prendre ou à laisser. Et on se laisse prendre avec allégresse. Quant à Christophe Lambert, des petites bouches avaient susurré qu'il jouait à côté de ses baskets et qu'il faisait un pois chiche devant un Noiret d'une autorité écrasante. Il n'en est rien. Lambert donne l'impression de se délecter dans le rôle d'un pierrot solaire de la gachette. Et ce n'est pas

un mince plaisir que de voir évoluer ce duo de choc et d'amitié.

Janick Beaulieu

MAX ET JÉRÉMIE — Réal.: Claire Devers — Scén.: Bernard Stora, Claire Devers, d'après le roman *Les Lamentations de Jeremiah* de Teri White — Phot.: Bruno de Keyser — Mont.: Marie Castro — Mus.: Philippe Sarde — Son: Jean-Paul Mugel — Déc.: Carlos Conti — Cost.: Catherine Leterrier — Int.: Philippe Noiret (Robert «Max» Maxendre), Christophe Lambert (Jérémie Kolachowsky), Jean-Pierre Marielle (inspecteur Almeida), Christophe Odent (Jacky Cohen), Feodor Chaliapin Jr. (Sam Marberg), Thierry Gimenez (Richard), Jean-Pierre Miquel (Maubuisson), José Quaglio (Eugène Agopian) — Prod.: Alain Sarde — France — 1992 — 115 minutes — Dist.: Malofilm.

Passion Fish

Le cinéma américain a toujours privilégié la moralité des comportements et des œuvres au sujet des représentations collectives et de la mythologie nationale. Mais comment transmettre subrepticement à un public cultivé, sous couleur de divertissement, des messages idéologiques à la fois politiques et moraux ? John Sayles a su le faire depuis le début de sa carrière. Il a toujours voulu amener le spectateur à accepter un autre système de valeurs que celui que Hollywood a mission de diffuser. Si, par tradition, le cinéma



Alfre Woodard,
David Strathairn
et Mary
McDonnell dans
Passion Fish

américain s'adresse à l'illustre « classe moyenne », les films de John Sayles ont essayé de conquérir le plus grand nombre de spectateurs, en accréditant

l'idée qu'il n'y a qu'une seule société, sans classe, presque homogène.

Avec **Passion Fish**, le sujet abordé lorgne dangereusement vers Hollywood. Mais dans la confusion qui règne actuellement dans le domaine du cinéma américain, l'arrivée de ce film a quelque chose de salutaire. En effet, après avoir réalisé des portraits plus ou moins réalistes de gens qui vivent leur siècle à leur manière (**Return of the Secaucus Seven**, **The Brother from Another Planet**, **Matewan** et le plus récent **City of Hope**), Sayles s'attaque au récit d'une paraplégique face à sa destinée. Sans doute le film le plus intimiste de son auteur (mis à part **Lianna**), **Passion Fish** se lit comme une étude psychologique certes, mais possédant des relents d'analyse sociale, grâce à la présence d'Alfre Woodard (l'excellente comédienne noire qui fut déjà d'ailleurs la partenaire de Mary McDonnell dans **Grand Canyon**). C'est son personnage qui replace le film dans la tradition des études sociales de John Sayles. Par opposition à May-Alice, la star des mélodrames télévisés qui se morfond dans son immobilisme forcé, Shantelle est la prolétaire qui a déjà vu sa vie traversée de soubresauts (problèmes de drogues, abandon de l'éducation de sa fille). Cependant, leur face à face voudrait ressembler à celui qui mettait en conflit les personnages de **Persona** de Bergman, mais il y manque une intériorité, un dosage plus adroit des moments de chaleur et de froideur. Et des silences.

En effet, **Passion Fish** a le défaut des autres films de Sayles: on y parle sans arrêt et les moments de réflexion que s'accordent les personnages ne résonnent pas comme des silences nécessaires. Ces moments, perçus du point de vue de l'héroïne, puis de son infirmière/assistante, sont effacés par des flots de paroles qui jaillissent surtout, admettons-le quand même, de personnages secondaires apparemment indispensables à l'évolution psychologique du personnage central.

Cependant, malgré ses longueurs, **Passion Fish** se laisse voir sans ennui, parce que sous le simple conteur (Sayles est aussi le monteur et le scénariste de son film) perce le fin créateur. La direction d'acteurs est d'une rare précision, tout comme la qualité de la photographie et la concision des dialogues, nombreux sans doute, mais jamais pompeux. Contrairement à ses films précédents, celui-ci a la particularité de ne pas s'écarter des normes, et bien qu'à l'abri des facilités, il semble proche d'une souterraine intimité. À partir d'une fiction mélodramatique banale, Sayles a réussi à mettre de l'avant des thèmes sous-jacents intelligents et subtils. Sans doute le film est-il plus intéressant que réussi et peut-être un peu trop habile pour être tout à fait sincère, mais les symboles de l'angoisse permanente et d'une vie à continuer en dépit des obstacles sont présents dans presque toutes les séquences.

Maurice Elia

PASSION FISH — Réal.: John Sayles — Scén.: John Sayles — Phot.: Roger Deakins — Mont.: John Sayles — Mus.: Masson Daring — Son: John Sutton — Déc.: Dan Bishop, Dianna Freas — Cost.: Cynthia Flynt — Int.: Mary McDonnell (May-Alice), Alfre Woodard (Chantelle), David Strathairn (Rennie), Vondie Curtis-Hall (Sugar LeDoux), Nora Dunn (Ti-Marie), Sheila Kelley (Kim), Angela Bassett (Dawn/Rhonda), Leo Burmester (Reeves) — Prod.: Sarah Green, Maggie Renzi — États-Unis — 1992 — 134 minutes — Dist.: C/FP.

La Crise

Après nous avoir bien fait rire en nous montrant comment trois hommes peuvent être transformés par la venue d'un bébé, Coline Serreau choisit cette fois-ci de rire de nous, avec nous. En effet, elle tourne vers nous un miroir grossissant et humain. Elle nous montre nos défauts sans nous juger, et nous offre en prime l'explication, voire la solution à tous nos problèmes.

Chacun sait que, pour faire rire, il faut créer une distance entre le sujet qui rit et l'objet qui fait rire de lui. En l'occurrence, il a donc fallu que la



Vincent Lindon dans **La Crise**

cinéaste s'arrange pour que nous nous identifions à des personnages qui paradoxalement devaient rester loin de nous. Quel dilemme!

Coline Serreau a réglé cette question en imaginant un protagoniste qui n'agit presque pas. La plupart du temps, il est un témoin. Il assiste impuissant à la vie décousue de ses semblables. Au début, il ne voit rien, et, petit à petit, il se rend compte qu'il n'est pas différent des autres. Comme la femme du médecin, il court après une réussite sociale qui ruine sa vie personnelle. Il critique une famille reconstituée à laquelle lui et les siens risquent de ressembler, car sa femme l'a peut-être quitté pour de bon. Il reproche à la meilleure amie de sa femme, qui a cassé son violon à quelques jours d'un concert, de ne pas vouloir l'écouter. Donc, dans un premier temps, le protagoniste, qui, soit dit en passant, se nomme Victor, ne voit même pas qu'il est comme ceux qu'il critique. Il est trop près d'eux. Mais nous, nous les voyons. Ils sont les uns aux côtés des autres, ces pauvres petits aveugles qui se déchirent à belles dents parce qu'ils ne savent plus aimer les leurs, tellement ils sont occupés à courir après leur réussite professionnelle.

Dans un deuxième temps, Victor se calme un peu en assistant au départ de sa mère avec un professeur de yoga qui a dix ans de moins qu'elle. Voilà enfin des gens qui ne lui ressemblent pas du tout. Eux, ils savent vivre et aimer. Ils connaissent leurs limites et leurs besoins. Certains ont dit qu'ils sont égoïstes. Moi, je dis qu'ils sont très sains. La preuve en est que c'est à